

## ETHIOPIE, MON SILENCE - Les blessures de Moyalé

### Livre de Michèle Bauve Caviglia - Préface de Marc Fontrier

*Il est un lieu singulier à Addis-Abeba, appelé le Mercato ...* Cela pourrait être la première phrase d'un conte de Karen Blixen, mais ce que nous raconte ici Michèle Bauve Caviglia n'a rien du conte. C'est le récit d'une « aventure » qui aurait pu être une merveilleuse aventure ; mais le *silence* du titre et encore plus le sous-titre, *les blessures de Moyalé, 4 août 1976*, donnent à entendre que c'est une aventure qui a mal tourné.

Le récit de cette aventure éthiopienne, l'auteure l'a porté en elle pendant plus de 40 ans, comme elle porte sur le corps les marques indélébiles de l'attaque terroriste dont elle a été victime ce 4 août 1976 à Moyalé, « *bourgade frontalière entre l'Ethiopie, le Kenya et la Somalie* », et avec elle son mari, un ami célibataire, un couple d'amis et leur enfant, tous enseignants coopérants à Addis-Abeba.

Compte-tenu de la situation politique du pays, ils n'auraient jamais dû se trouver là. Les services de l'Ambassade de France leur avaient pourtant délivrer l'autorisation de quitter Addis-Abeba pour se rendre en Tanzanie pendant leurs vacances scolaires. C'est sans doute pour cette raison qu'en septembre, à leur retour en France, convoqués au ministère des Affaires étrangères ordre leur fut intimé de ne rien révéler de cette histoire, sous peine de sanction. Et bien sûr pas de prise en charge, à peine d'indemnisation, circulez, y'a rien à voir. Mais à voir justement, il y avait ces cicatrices qui barraient le corps de la narratrice et qui n'étaient pourtant que la face émergée de l'iceberg. Sur la face immergée, il y avait la mort de l'amie, la peur qui ne lâche jamais, les cauchemars, et le silence, ce silence imposé par les autorités ou voulu par les autres victimes qui pensent qu'ainsi ce sera plus facile d'oublier.

Au début du récit, l'auteure nous donne à voir ce que furent l'émerveillement de l'arrivée dans ce pays dont ils ne connaissaient rien ou si peu, le choc éprouvé face à certaines situations et certains événements, l'attachement vite éprouvé pour ce pays et ses habitants « *Il faut bien peu de chose pour qu'une humanité se partage. Un sourire, une main noire tendue que l'on serre* », mais sans rien cacher de leur naïveté et de leur ignorance quant à la situation politique de l'Ethiopie. Et c'est avec le regard de cette jeune coopérante que le lecteur découvre ce que la vie pouvait avoir d'exaltant à Addis-Abeba en 1976, jusqu'à l'irruption du drame, ce 4 août 1976.

La suite du récit se présente alors comme une enquête, une enquête pour essayer de mettre au jour et comprendre ce que ce silence imposé par les autorités françaises dès le retour en France a produit et continue de produire pour elle, son mari et ses compagnons d'alors. Essayer de comprendre pourquoi ce silence imposé, ce

« lâchage » des autorités françaises, cette absence totale de prise en charge psychologique et à peine financière. Confronter les mémoires qui ne produisent pas toutes le même récit. Dire comment la peur ne lâche jamais, comment elle est toujours et partout présente : « *la peur qui envahit le corps, qui me rend aphasique, la peur dont je suis prisonnière* » ; dire aussi la culpabilité, celle d'avoir survécu, « *Moi, sans enfant, j'étais vivante, alors que mon amie, la mère de ce petit garçon de deux ans, n'avait pas survécu à ses blessures.* » et le sentiment d'avoir payé pour une faute « *J'avais payé ma faute. De quelle faute s'agissait-il ? De quel crime étais-je ainsi coupable ?* » ; dire aussi les stratégies pour déjouer le silence ; dire comment la position de victime fait exister aux yeux des autres et peut procurer un certain plaisir « *comme une vedette de cinéma, je prenais plaisir à satisfaire leur curiosité* » ; dire qu'on finit par se laisser et retrouver le silence, jusqu'aux attentats de 2015. Et pendant que passent en boucle sur les écrans les images des attentats, c'est l'attaque de Moyalé que l'auteure revit « *J'ai peur. Mes mains, mes doigts tremblent, mon ventre gonfle, ma respiration, mon cœur qui bat plus fort... je ne peux plus bouger, ensorcelée d'images et la peur qui est là exactement comme il y a quarante ans ... Impossible de me lever, de faire le moindre geste, clouée au fauteuil, ...* » .

Il y aura d'autres attentats, en Europe, en Afrique, et partout dans le monde, et il va pourtant falloir trouver comment continuer à vivre ; ce sera peut-être en renouant avec le récit, en posant sur la page les mots pour dénouer les fils d'une expérience singulière qui mêle l'intime, l'histoire, la géographie et la politique.